

AMOKS

Jean de Blonay

Jean de Blonay

Amoks

© Jean de Blonay, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5502-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE 1 **Trépanée**

Laure a vingt et un ans, bientôt vingt-deux.

La veille, il faisait beau, les premières feuilles des frênes s'entrouvraient, la nature s'éveillait. Aujourd'hui, elle ne sait pas. Elle ne sait plus.

Elle est aux soins intensifs, la tête enrubannée dans un pansement qui ne laisse libre que sa bouche, son nez et son œil gauche...

Elle aimerait tant voir le ciel, mais elle ne le peut pas, car la fenêtre est à droite. Avec son seul œil gauche, pour voir dehors, elle devrait tourner la tête, ce qui lui est absolument impossible à cause du carcan qui lui interdit tout mouvement de la nuque.

Elle devine seulement qu'il doit faire grand beau parce que la lumière dans la

chambre est très forte et qu'un reflet sur le métal de la potence lui indique qu'il y a du soleil dehors.

Il paraît que tout s'est bien passé.

Elle a entendu les brancardiers qui commentaient :

— Si j'ai bien compris, elle s'est ramassé une balle perdue...

On a pu extraire la balle qui s'était logée dans son cerveau. L'ennui, c'est qu'au passage, le projectile a passablement abîmé l'orbite qu'il a fallu reconstruire au moyen de morceaux d'os prélevés sur les côtes de son flanc droit. C'est là, d'ailleurs, qu'elle a le plus de douleurs. Chaque fois qu'elle respire ou qu'elle tousse...

Elle a juste compris ce que disaient les toubibs :

— Elle va probablement perdre l'usage de son œil droit.

— Attendons ! Il est trop tôt pour savoir ce qui lui restera comme séquelles de cet accident ! Elle est jeune ! Il y a parfois des récupérations inattendues !

Laure a pensé : “Accident ? Quel accident ?”

Elle n'a aucun souvenir de ce qui s'est passé ! Elle se pose pourtant la question : “Comment fait-on pour prendre une balle en pleine tête par accident ?”

Elle aurait bien voulu le leur demander, mais les médecins s'étaient déjà éloignés. Une bagarre ? Une fausse manipulation ?

Elle ne se voit pas avec une arme à feu dans les mains !

À moins qu'elle n'ait aussi oublié qui elle est, qui l'entoure et ce qu'elle est ? Affolée, elle se demande soudain si elle a des ennemis. Elle cherche à se souvenir...

C'est d'abord un peu flou et elle a si mal à la tête qu'elle parvient à peine à suivre ses pensées ! Elle leur court après et chaque fois qu'elle croit en tenir une, celle-ci lui échappe, absorbée par le trou noir...

Laure finit par renoncer et s'assoupit.

Et puis, comme par miracle, au réveil, son passé se précise.

Sa vie à Genève, la tante Nelly, sa fuite de la Brévine, ses études. Elle se voit avancer dans la rue du Marché, elle est jeune, le regard des passants lui confirme qu'elle est fraîche et jolie. Elle aime se regarder quand elle passe devant une vitrine avec son air mutin, sa démarche déliée et conquérante.

La vie lui appartient, le présent et l'avenir aussi.

Malgré une enfance pénible et perturbée, elle a enfin trouvé le réconfort. Depuis qu'elle a quitté la ferme familiale et qu'elle vit dans l'appartement de la tante Nelly, la vie est enfin devenue clémente pour elle. Elle a l'impression que son incroyable *scoumoune* a finalement lâché prise.

Elle vient de terminer son premier cursus universitaire et, à peine licenciée, elle a été invitée par son professeur à composer un master en sciences sociales sur un sujet à l'actualité préoccupante : la violence qui éclate souvent comme une nécessité chez les gens, surtout quand ils ont perdu l'espoir... Elle n'est pas dupe, elle sait que c'est en partie en raison de son enfance marquée par la violence que le patron lui a proposé ce sujet. Une recherche d'une telle envergure l'impressionne...

Elle ne parvient toujours pas à se souvenir du moment où elle a été frappée par la balle. Elle se voit arriver sur la Place du Temple, discuter avec un groupe de jeunes un peu glauques.

Et puis plus rien jusqu'à son réveil dans cette chambre d'hôpital où l'enfance la rattrape avec les visites de ce Serge qu'elle n'avait pas revu depuis le collège du Locle, il y a près de dix ans.

À l'époque, ils n'étaient pas vraiment amis. Simplement, ils fréquentaient la même école, la seule de la région.

CHAPITRE 2

Serge

À la récréation, les petits jouent au foot près du portail, les grands se regroupent pour leurs conciliabules, près des latrines, les filles sous le grand marronnier et Serge s'assied solitaire, sur le muret où est scellée la grille en fer forgé.

À treize ans, Serge Courlay n'a pas de copains.

Sa mère et lui vivent chichement dans un petit appartement de deux pièces, à deux kilomètres de la Brévine. Le maigre salaire de sa maman leur permet tout juste de finir les mois.

Encore deux ans à tirer avant la fin de la scolarité obligatoire du fiston ! Après cela, il ira en apprentissage.

En attendant, Serge n'est pas heureux.

Sa tristesse et sa mélancolie l'isolent des autres et c'est encore pire depuis que ses joues se sont ornées d'une multitude de boutons dont certains sont régulièrement proches de l'explosion...

Serge ne s'aime pas. Il s'aime si peu qu'il ne déclenche aucune sympathie autour de lui. Quelques poils disgracieux déparent encore davantage son visage. Il ne s'est pas encore décidé à les raser.

Désabusé, il ne fait rien pour améliorer son image. On dirait presque qu'il s'y complaît, qu'il s'en sert comme d'un bouclier pour justifier son insignifiance, son état d'échec permanent.

Petit, râblé, les épaules voûtées, il rase les murs. Si encore il passait inaperçu, il pourrait se contenter de son sort !

Mais non, on le regarde !

Et puis... on se détourne dès qu'on l'a vu... non par rejet, mais, pire, par indifférence !

Et Serge passe dans la cour, sur les trottoirs, dans les parcs, dans les rues, sans attirer aucun regard, certain qu'il n'intéressera jamais personne !

Parfois, il est pris d'une rage irraisonnée. Il a envie de tout casser. S'il ne se retenait pas, tiens, il pourrait frapper cette petite vieille qui marche courbée devant lui, la frapper jusqu'à ce qu'elle s'écroule, comme ça, rien que pour se défouler, se venger.

Heureusement, il n'en fait rien.

Mais cela l'effraie : “Et si un jour, je ne me retenais pas ?”

En effet, Serge n'est pas violent de nature. Jamais il n'a participé aux jeux cruels de ses congénères. Par exemple, les années à hannetons, il a toujours refusé de leur passer un fil autour d'une patte pour les faire voler en rond jusqu'à leur épuisement... Quand une fourmi traverse un plateau de table, il ne l'écrase pas, il se contente de la balayer du revers de la main.

Son papa a quitté la maison quand il avait six ans. Il n'a jamais su pourquoi. Au début, tant que son père vivait au pays, il versait une pension qui permettait à sa mère de vivre à peu près décemment.

Le juge avait exigé que son père le prenne un week-end sur deux. Or jamais il n'avait demandé à voir son fils, jamais il n'avait envoyé de cadeau ni posé des questions à son sujet, pas une lettre, pas un coup de téléphone, rien. La seule fois où il avait accepté, en rechignant de prendre Serge pour une nuit, il l'avait fait dormir sur le canapé, car il n'avait même pas prévu de chambre pour son enfant.

Serge n'existait tout simplement pas pour lui.

Régulièrement, un souvenir récurrent le réveille la nuit : son père bricole sur son établi. Il se revoit approchant pour voir ce qu'il faisait. Le papa, sans même se retourner, le repousse du pied, comme on repousse un intrus.

Au début, le petit Serge a cru à un jeu, alors il s'est approché à nouveau.

Il ressent encore l'étonnement de ce petit être qui a reçu, cette fois un coup plus appuyé. À la troisième tentative, le geste fut encore plus brusque.

Quand il avait enfin compris que ce n'était pas un jeu, il est reparti en ravalant ses larmes. À partir de ce jour, il a su qu'il valait mieux éviter ce papa et disparaître, se rendre invisible, bref raser le mur...

Par la suite, sa mère, ne lui a laissé aucune illusion :

— Pour lui, tu n'as jamais existé, et maintenant encore moins qu'avant ! Il n'a jamais joué ni parlé avec toi ! Alors, ne rêve pas, maintenant qu'il est parti, il t'a gommé...

La preuve, c'est qu'après quelques années, quand il a quitté le pays, il les a carrément rayés de ses obligations, lui et sa maman.

Il n'a plus donné un sou.

Maintenant, le salaire de la mère de Serge ne suffit plus, même pour manger simplement, très simplement...

Pour le surplus, elle fait des ménages pendant son temps libre, parfois jusque très tard le soir.

Serge passe ses soirées seul à la maison. Ses devoirs terminés, il surfe sur les réseaux.

Il y passe des heures.

C'est là qu'il compare sa vie minable à celles de créatures de rêve, des hommes beaux, souriants, sûrs d'eux avec leurs ventres plats et leurs biceps redondants, entourés de jolies filles que s'accrochent à eux comme si elles implorait un dieu.

Serge évite les miroirs qui lui renvoient, sans indulgence, une image qu'il n'aime pas.

À l'extérieur, on le salue, mais on ne recherche pas sa compagnie.

Il passe toutes ses récréations seul, à faire semblant de réviser parce qu'il a honte de sa solitude.

Il profite de son poste d'observation pour se repaître de la vue de celle qu'il aime en silence, Laure...

Car il en pince terriblement pour “la Martinat”. Il meurt d'envie de l'approcher, mais il n'ose pas.

Depuis la grille, il ne cesse d'épier le groupe de filles rassemblées sous le grand arbre. Son regard passe de l'une à l'autre pour finir par se poser toujours

sur la petite avec ses tresses qui se balancent dans son dos au rythme de ses paroles, de ses éclats de rire. Il est content pour elle, car on raconte que sa vie n'est pas gaie à la maison, avec un père violent qui bat sa femme et ses enfants...

Il rêve d'être musclé comme son frère Jérôme pour la protéger contre les violences familiales.

Il s'imagine faisant irruption dans leur ferme et criant :

— Ça suffit !

Cela n'arrivera jamais, il le sait. Pourtant, rien que d'y avoir pensé, lui donne l'impression d'avoir des droits sur elle, d'autant plus qu'il veille aussi sur elle dans le bus scolaire qui les transporte chaque matin et chaque soir.

Ils ne se sont jamais parlé. Sûrement qu'elle le trouve insignifiant...

Elle est enjouée, rit facilement et parle à une vitesse affolante. De loin, il n'entend pas ce qui se dit, mais il suit le mouvement de son menton, de ses épaules, de ses tresses...

Les rares fois où elle lui a parlé, il est resté comme hypnotisé par les mouvements de sa bouche, surtout la façon charmante qu'elle a d'avancer le menton pour prononcer les “s”...

Serge espère qu'elle lui redemande simplement comment il va, parce que cette fois, il saura la retenir par une réponse intéressante, une réponse qu'il a imaginée chez lui et qu'il a répétée plusieurs fois devant son miroir.

Alors, il attend, il lui envoie des ondes en espérant qu'elle se tourne vers lui. Cela ne prend pas.

Désespéré, il s'arrange pour la prendre en photo ; ainsi, il pourra au moins converser avec son image...

À quinze ans, Serge a terminé l'école obligatoire.

Ce serait un soulagement si cela ne signifiait pas qu'il n'aurait plus l'occasion d'approcher Laure.

Il n'est pas fier de lui !